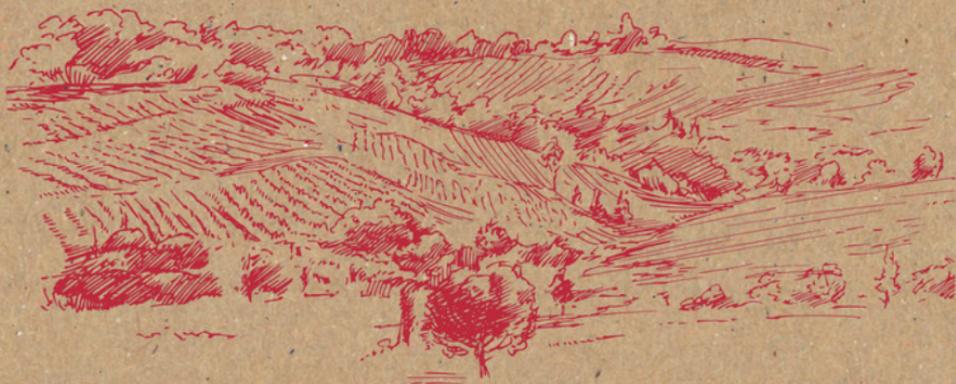


VERSANT INTIME

Franck
Bouysse

Entretiens avec Fabrice Lardreau

TERRES
D'AUTOMNE



ARTHAUD

VERSANT INTIME

TERRES D'AUTOMNE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Michel Butor, *La Mémoire des sentiers*, 2018.
Philippe Claudel, *Le Lieu essentiel*, 2018.
Marie-Hélène Lafon, *Le Pays d'en haut*, 2019.
Belinda Cannone, *La Forme du monde*, 2019.
Étienne Klein, *Psychisme ascensionnel*, 2020.
Jean-Christophe Rufin, *Montagnes humaines*, 2021.
Bernard Minier, *Vallées secrètes*, 2021.
Cécile Coulon, *Le Pied à terre*, 2022.
Chantal Thomas, *L'Étreinte de l'eau*, 2023.

Franck Bouysse
Entretiens avec Fabrice Lardreau

TERRES
D'AUTOMNE

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2023
82, rue Saint-Lazare
CS 10124
75009 Paris
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-8313-9

Vous êtes né à Brive et avez grandi dans l'ouest de la Corrèze, où vous vivez aujourd'hui : à quoi ressemble ce territoire appelé « pays des trois roches » ? Quelle est sa texture propre ?

La caractéristique première de ce monde, c'est qu'il est vallonné : il n'y a rien de plat ici. Le sentiment du relief s'est cristallisé lorsque j'étais enfant, la première fois que mes parents m'ont emmené dans le massif des Monédières, qui se situe au sud-ouest du plateau de Millevaches. Ce secteur de la haute Corrèze est constitué de petites montagnes rabotées aux formes douces, qui rappellent un peu le décor de Super-Besse, dans le Sancy. L'altitude est modeste – le puy de la Monédière, point culminant, compte seulement 922 mètres ! – mais pour moi, jusqu'à ma découverte des Alpes et

des Pyrénées, c'était *la montagne*... Les reliefs étaient omniprésents et ont constitué mon horizon premier : depuis la terrasse de la ferme familiale, j'apercevais au loin le puy de Sancy et les Monédières. Ce corps de pays m'a façonné : je marche beaucoup et, aujourd'hui, plus que jamais, je m'aperçois que je ne pourrais pas vivre dans un endroit plat et monotone ; il me faut de la hauteur, quelque chose que j'associe au dépassement... De la même manière, je serais incapable de vivre dans un lieu dénué d'arbres, surtout de grands arbres... La haute Corrèze, qui évoque pour moi le Montana, est très boisée, particulièrement le secteur où j'habite (je vis à Troche, contraction de ces « trois roches » que vous évoquiez, et dont personne, du reste, ne sait exactement où elles se trouvaient). Il y a beaucoup de feuillus ici : c'est le pays du châtaignier, du chêne, du hêtre, du charme, ou encore du bouleau... Dès qu'on prend de l'altitude, les châtaigniers disparaissent et les essences sylvestres, sapins et mélèzes, font leur apparition...

À propos des lieux où elle a vécu, Chantal Thomas évoque une « tonalité du paysage ¹ », à laquelle elle est sensible, comme si chaque espace était « doté d'une couleur, d'une clef de sol qui l'annonce, l'accompagne et le définit ». Quelle est celle de votre région ?

La première couleur qui me vient à l'esprit est le vert. La région de mon enfance, qu'on nomme « le pays vert », est marquée par cette tonalité. Même si le réchauffement climatique, ces dernières années, a notoirement réduit les périodes de pluie, asséché les secteurs rocailleux et érodé la biodiversité (beaucoup d'arbres tombent malades et tendent à disparaître), la haute Corrèze, appelée aussi « le pays des mille sources », regorge d'eau. La ferme où j'ai grandi est alimentée par des sources, potables, sans qu'on ait recours à l'eau de la ville. Il y a de l'eau ici, partout ; il suffit de creuser : en plus d'être paysan, mon oncle est aussi sourcier, il parvient à trouver de l'eau, comme ça, avec la montre de son père... Dans la région, on peut réellement trouver une source en se servant de deux

1. *L'Étreinte de l'eau*, Arthaud, « Versant intime », 2023, p. 76.

baguettes de noisetier, ce n'est pas une légende ! Ces ressources aquifères, bénéfiques à la végétation, expliquent la primauté du vert, y compris pendant les périodes de canicule – ma région est marquée par la variété végétale, notamment la présence du genêt, ainsi qu'une multitude de graminées.

Mais, contrairement à ce qu'on pourrait affirmer après une observation rapide, superficielle, cette tonalité n'est pas monochrome : aucun vert n'est identique autour de chez moi, et la gamme, qui varie selon les saisons, est très étendue... Par ailleurs, cette dominante est évolutive : si vous venez en hiver, vous aurez sous les yeux toutes les formes de brun, à travers les écorces, qui se déclinent, et la terre, que les paysans auront retournée : le vert cède la place à des teintes brunes, sépia, qui impriment une autre harmonie.

Je dois dire, pour revenir à cette idée de tonalité du paysage, que je m'intéresse peu aux tonalités, et suis plutôt guidé par une émotion supérieure : ce n'est pas la couleur qui m'amène à l'émotion, c'est l'émotion qui m'amène à appréhender l'environnement et à l'observer à un moment précis. Récemment, j'ai fait une longue balade dans un secteur de

lande où la teinte beige domine ; je ressens encore l'état émotionnel qui m'a conduit, à cet instant et en ce lieu donné, à observer, c'est-à-dire à vraiment voir tout ce qui était là, tout ce qui s'offrait à moi, animaux comme végétaux, et à sentir que quelque chose me prenait, tout de suite... La notion de « paysage », telle que vous l'exposez, suppose que l'on se tient à l'extérieur d'un environnement donné ; or, en ce qui me concerne, j'ai plutôt l'impression d'être à l'intérieur, de faire partie de quelque chose de plus global. C'est un tout et je veux en être. C'est ça, pour moi, l'émotion : j'entre dans quelque chose, j'en suis !

Ma saison préférée demeure l'automne, dont les couleurs et les lumières – les plus belles de l'année – m'ont toujours ému. C'est profondément ancré en moi. J'aime cette période où le soleil est plus bas sur l'horizon et dévoile plein de choses, les objets comme les êtres. La lumière automnale, par exemple, va révéler les dernières fleurs de gaura ou d'hélianthe, elle les frise, leur donne une forme de mouvement... L'été, pour moi, se traduit essentiellement par une chaleur écrasante et une clarté aveuglante, agressive, qui conduisent à une seule chose : chercher la

fraîcheur, c'est-à-dire l'ombre. Ce rapport entre l'ombre et la lumière ne se pose plus en automne, où les lumières s'adoucissent... J'associe le mois de septembre aux odeurs d'humus, à cette terre ocre et pleine de cailloux : toutes les maisons autour de chez moi sont faites de pierres récupérées, ramassées dans les champs... Mon métabolisme préfère le froid à la chaleur, et j'ai toujours préféré l'automne et l'hiver, au printemps et à l'été. J'ai un goût prononcé pour la lenteur et le calme, pour quelque chose qui se pose : j'ai peu d'attirance pour l'accélération, souvent stérile et artificielle. Les gens pressés, courant constamment d'une activité à l'autre pour remplir le vide, m'ennuient profondément – le vide ne m'a jamais fait peur.

Comment votre regard sur cette région natale a-t-il évolué ?

Quand on est enfant, on ne fait pas attention : on est là, dans un décor donné qui constitue d'abord un terrain propice au jeu et à la rêverie... Ce pays des trois roches était pour moi le décor d'Alexandre Dumas, le territoire où je jouais aux mousquetaires dans

les forêts, avec ma sœur et mes cousins – c'est notamment le décor du monastère qu'on retrouve dans mon roman *Né d'aucune femme*, avec les souterrains... À travers ces jeux en forêt, nous quittions la vie, le réel, nous nous racontions tout un tas d'histoires (je m'en racontais sans doute plus que les autres !). Je me sentais bien dans ce monde rural, mais comme tous les décors, on a envie à un moment donné de le quitter. L'envie de m'en extraire, de partir, est intervenue lors de la rébellion adolescente. Je me suis trouvé en porte-à-faux avec ce monde paysan et son unique valeur d'ajustement : le travail. Dans le milieu où j'ai grandi, il faut travailler. Les loisirs passent bien après... Or, à l'adolescence, il y a les filles. Je me souviens parfaitement de la rupture : de ce jour où il fallait rentrer les foins. J'avais rendez-vous avec une jeune fille – mon premier amour – une gamine au regard doux qui, elle aussi, rêvait d'ailleurs. J'allais en boîte de nuit à cette époque, dans des endroits appelés La Riviera ou encore Les Cornadis, où l'on attendait impatiemment l'heure des slows en écoutant des morceaux de Madonna, The Police et Jean-Jacques Goldman. Et là, en refusant de

m'atteler aux foins, j'ai eu droit aux foudres de ma mère ! C'était la première étape d'une rupture qui a été pleinement consommée quelques années plus tard, lorsque, en revenant de l'armée, j'ai trouvé du travail et suis allé vivre en ville, à Limoges, à soixante-dix kilomètres de là. Avec le recul, j'ai le sentiment d'avoir vécu une enfance fantasmée : je n'ai pas d'authentiques souvenirs de ces années, je ne les ai pas pleinement vécues ; j'ai plutôt l'impression d'avoir traversé une période où j'épongeais des sensations et des sentiments qui ne m'étaient pas donnés, parce qu'on ne m'expliquait rien. Je m'imprégnais d'odeurs, de couleurs, de non-dits, de colères, de plein de choses qui nourrissent aujourd'hui ce que j'écris. Si j'avais vécu quelque chose de très libéré, je n'aurais sans doute pas écrit ; on ne devient pas romancier ou peintre, il me semble, si on n'a pas intériorisé des choses...

J'ai découvert le monde qui s'ouvrait autour de moi sans mes parents, loin des adultes. Je ne suis jamais allé me promener en famille autour de chez nous avec mes parents. C'était impensable pour eux ! Toute activité, à cette époque, devait être assortie d'une utilité,

d'un but précis. Les seules promenades que j'ai partagées avec eux étaient consacrées à la cueillette des champignons, à la pêche et à la chasse. J'ai hérité de ma mère un instinct assez sûr pour dénicher les champignons, comme si j'étais doté d'un GPS en la matière. Je suis fréquemment parti avec elle, notamment vers Chaumeil, dans le massif des Monédières. La haute Corrèze est très riche en champignons. Je pêche depuis que je suis tout petit, je ne chasse plus depuis longtemps. Mes premières images de pêche sont liées à la préparation de la baccade (du son et de la farine mélangés à de l'eau, destinés à nourrir les cochons) : plusieurs soirs de suite, nous l'avions utilisée comme appât pour aller pêcher d'énormes carpes dans un grand étang situé en contrebas. J'ai aussi beaucoup pêché la truite (on en trouvait alors dans le moindre ruisseau) et les écrevisses, qu'on allait attraper la nuit. Tout cela constitue pour moi des souvenirs incroyables... Mais je dois dire que ce monde a beaucoup changé : les ruisseaux dans lesquels nous pêchions ont été pollués ou asséchés, effacés de la carte. Aucun des cours d'eau où je pêchais n'existe encore ! De même que les truites, goujons et vairons,

qui ont tous disparu... Le réchauffement climatique joue pour beaucoup, mais l'évolution du modèle agricole a aussi sa part de responsabilité : auparavant, la région comptait surtout des petites fermes pratiquant la polyculture, avec lesquelles on parvenait à vivre – on se débrouillait. Avec la désertification des campagnes, les exploitations sont devenues de plus en plus grandes, avec beaucoup moins de main-d'œuvre : on a perdu l'habitude de rentrer les vaches, devenues de véritables broutards qui, en allant boire, ont détruit de nombreux cours d'eau. Le processus est très rapide !

J'ai commencé à suivre mon père à la chasse vers dix ans. Je devais en avoir quatorze quand il m'a autorisé à prendre une carabine 12 millimètres et à l'accompagner dans une sapinière. On chassait à l'affût¹. C'était de grands moments pour moi – les moments de communication et de dialogue avec mon père, avec lequel je partageais quelque chose en dehors de la vie quotidienne, du cercle familial. La pratique de la

1. Méthode de chasse statique : le chasseur attend le passage du gibier, posté au sol ou dans un mirador.

TABLE

Entretiens.....	7
Lectures.....	107
Jack London, <i>Construire un feu</i> (1902).....	109
Yasunari Kawabata, <i>Le Grondement de la montagne</i> (1954).....	121
Maurice Pons, <i>Les Saisons</i> (1965).....	131
Didier Comès, <i>Silence</i> (1980).....	141
Howard McCord, <i>L'Homme qui marchait sur la lune</i> (1997).....	145

VERSANT INTIME

*« J'éprouve ici quelque chose de puissant qui me dépasse...
Cet environnement me prend avec une force inouïe ! Je suis
à ma place, ici, et c'est plus lié à la terre, au rapport avec un
élément, qu'à l'attachement à un territoire, à une notion de
terroir. Je pense que tous les gens de la terre se ressemblent,
foncièrement. »*

Franck Bouysse a grandi et vit en Corrèze, au « pays des mille sources ». Amoureux des lumières d'automne, qui révèlent les formes et les êtres, il entretient un lien organique avec ce monde qui l'a façonné : « Je ne pourrais pas vivre dans un endroit plat ; il me faut de la hauteur, quelque chose de l'ordre du dépassement... »

Au fil des entretiens, cet homme discret revient sur son enfance, les difficultés et espoirs du monde rural, son lien à l'histoire et sa fascination pour l'Amérique. Admirateur de Faulkner et Simenon, il retrace son parcours d'auteur et nous invite dans son atelier : « L'exploration des passions humaines, qui souvent nous dévorent, est pour moi une des grandes lignes de force de la littérature : creuser l'humain, ne pas s'en tenir à la surface des choses, mais plutôt puiser en soi. »

Né à Brive-la-Gaillarde, Franck Bouysse a publié une quinzaine de romans couronnés par de nombreux prix : *Grossir le ciel* (2014, Prix SNCF du polar), *Glaise* (2017, Prix des lecteurs de la Foire du livre de Brive), *Né d'aucune femme* (2019, Grand prix des lectrices de Elle), *Buveurs de vent* (2020, Prix Giono) et *L'homme peuplé* (Palmarès des libraires - Livres Hebdo 2022).

Écrivain et journaliste, Fabrice Lardreau a publié treize romans et essais, dont *Contretemps* (Flammarion, 2004), *La Ville rousse* (Julliard, 2020) et *Leurs montagnes* (Glénat, 2023).

DIRIGÉE PAR FABRICE LARDEAU, LA COLLECTION «VERSANT INTIME» PROPOSE DES RENCONTRES AVEC DE GRANDES FIGURES DES LETTRES, DES ARTS, DES SCIENCES OU DU VOYAGE, QUI ÉVOQUENT LEUR ATTACHEMENT PASSIONNÉ À LA NATURE. ELLE INVITE LE LECTEUR À PÉNÉTRER DANS LEUR JARDIN SECRET, À DÉCOUVRIR LEUR RAPPORT AUX ÉLÉMENTS, AU TERRITOIRE, MAIS AUSSI LEURS LECTURES ET LEUR ÉMERVEILLEMENT DEVANT LA BEAUTÉ (PARFOIS FRAGILE) DU MONDE.